

Poursuivez, tout  
le monde s'y intéresse !

Robert Tournan

Robert Tournan

Poursuivez, tout le monde s'y intéresse !

© Robert Tournan, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7824-6

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# PREMIÈRE PARTIE

## Chapitre 1

Aujourd'hui, c'est lundi. Rien que d'y penser, tu tressailles d'impatience. À 11 heures précises, une voiture blanche va pointer son nez à la sortie de l'entreprise. Tu la vois à l'aplomb de la fenêtre de ton bureau. C'est Rollon le directeur qui est au volant. Il se rend à la réunion hebdomadaire de la holding du groupe qui se tient à Paris. Cette ponctualité est la seule qualité que tu connais du bonhomme ; il la tient sans doute de Batista, le PDG du groupe. Tu t'imagines alors, te jetant devant sa voiture agitant les bras en criant : « C'est moi Gillet, votre adjoint, vous me reconnaissez ! »

Comment pourrait-il te reconnaître puisqu'il ne t'a jamais vu ; sauf peut-être sur photo, dans ton dossier ! Peut-être qu'il te regarderait de haut, qu'il écraserait sur le champ l'accélérateur, qu'il s'enfuirait comme un animal traqué !

Cela fait bientôt deux mois que tu es arrivé dans cette société et que tu ne l'as toujours pas rencontré. Tu n'as toujours pas d'attributions. Tu passes tes journées à lire des revues techniques sur les différentes pièces qui entrent dans la fabrication automobile. Comme tu insistais pour le rencontrer, une secrétaire t'a finalement répondu par téléphone : « On vous avisera. » Alors tu attends. Toutefois le lundi, tu t'éveilles, tu sais où se trouve l'homme, invisible. Le reste du temps, tu déprimes. Alors, il faut absolument que tu fasses quelque chose.

Tu pourrais essayer de lui faire peur, lui foncer dessus en voiture au moment où son véhicule est sur le point de franchir le portail, freiner au dernier moment, lever les bras au ciel, lui faire remarquer en baissant la vitre, avec le vocabulaire choisi qui se doit entre automobilistes, qu'il devrait faire plus attention lorsqu'il sort du parking ; puis, feindre de le reconnaître –là, ça risque d'être difficile parce que toi aussi tu ne l'as jamais vu. Faudrait que tu demandes une photo à Persolo. À défaut, il faudra supposer qu'il est ce qu'il doit être, le directeur de cette boîte, s'excuser alors, sortir de la voiture et faire remarquer benoîtement, la main en avant prêt à serrer l'autre main : « Gillet, votre adjoint. Saisissons ce moment pour enfin faire connaissance ! »

Tu n'avais pas remarqué tout de suite que ton bureau situé comme il l'était au cinquième étage du bâtiment pouvait constituer un excellent poste d'observation.

Une longue ligne droite sépare le village de la zone d'aménagement industriel où tu te trouves. Tout en bas, la route se perd dans la brume matinale que déploie l'eau du fleuve et, de l'autre côté, elle s'interrompt brusquement sur un croisement à angle droit constitué par le mur d'un immeuble d'habitation. Tu l'emprunes tous les matins en bus pour te rendre à ton bureau. Certains automobilistes se laissent aller aux heures creuses à des pointes de vitesse, ce qui fait dire qu'il faudrait bien un jour ou l'autre installer des ralentisseurs.

De ton bureau, la vue s'étend sur une multitude de maisons dont les toits d'ardoise ou de tuiles semblent rappeler la position centrale de la région entre le Nord et le Sud, et révéler les hésitations des constructeurs. Les habitations, disposées dans n'importe quel sens au gré des rues, se regroupent néanmoins autour d'édifices de style rigoureux qui les dépassent par leur hauteur : une église et son clocher surplombant une base carrée, le bâtiment de la mairie construit avec la solidité d'une école communale de l'époque de Jules Ferry. Des arbres s'imposent ici et là, émergeant de minuscules jardins. Ils apportent quelques touches de couleur supplémentaires à l'environnement et semblent en se détachant des maisons, tracer l'élan initial d'un feu d'artifice. Le stationnement de voitures dans ce site paraît particulièrement aisé.

Au pied de l'école, on devine un terrain qui permet aux enfants de jouer au ballon. À certaines heures de la journée, tu entends quelques éclats de voix dans le lointain lorsque tu laisses la fenêtre ouverte. Le spectacle du village dont tu ne te lasses pas, t'apporte une sérénité que bien des choses déplaisantes par ailleurs dans cette entreprise, mettent à rude épreuve. Tu évites de te plaindre de peur qu'on en vienne d'une manière ou d'une autre à te supprimer l'ultime privilège qu'offre ce poste d'observation avec sa lumière et sa vue illimitée.

Cet automne, en observant l'environnement, tu as été soudain attiré par un vol d'oies sauvages en formation. Ces oiseaux paraissent avoir été soumis à une mystérieuse programmation. Par de brusques mouvements de rotations dans le ciel, ils cherchaient à ameuter l'horizon. Le volatile de tête menait la danse, tel un missile tandis que le nombre de volatiles augmentait à vue d'œil. Il changeait brusquement de direction après avoir parcouru le ciel sur de longues lignes droites, créant des arabesques au gré de son sillage tout en tissant peu à peu avec ses congénères un voile gris comme pour accompagner l'automne. Ce petit jeu dura bien quelques minutes. À un signal qui resta enfoui dans le pépiement général des oiseaux, la cohorte s'engagea enfin sans plus d'hésitations dans une

direction. Ebloui par l'éclat du ciel, tu cherchas en vain à les suivre des yeux.

Contrairement à la coutume, tu as disposé ton bureau face à la fenêtre et le plus loin possible de celle-ci. Le bâtiment présente en effet la légèreté de ces constructions des années 1970, époque où l'isolation des locaux n'était pas la préoccupation principale. Aussi, Il faut te déplacer pour aller à ta fenêtre lorsque tu es las de manipuler chemises et sous-chemises du dossier que tu as ramené de Paris. Tu as emporté le dossier qui te tenait le plus à cœur lorsque tu t'es fait virer du centre de recherche et développement de la société. Il ne faisait plus de doute que le projet que tu avais initié pendant plusieurs années avec l'appui de la hiérarchie n'irait pas à son terme. Tu l'as enfoui dans un carton de déménagement comme une relique, comme s'il t'appartenait parce qu'il racontait l'histoire d'une partie, très importante à ton sens, de ton existence professionnelle et qu'il te paraissait inimaginable de tout arrêter comme ça, du jour au lendemain. Et maintenant qu'en faire ? Le classer dans un placard en attendant des jours meilleurs, le raconter à des tiers comme ces petits vieux qui rabâchent à qui veut l'entendre les drames ou les occasions manquées ; ou encore, folle ambition, essayer de le ranimer, de le mener à bien, tout seul. Ne serait-ce pas l'occasion de s'offrir une formidable revanche ! Ce n'est pas le temps qui te manque. La tâche parfois te paraît écrasante. Alors tu vas et viens de ton bureau à la fenêtre et ainsi de suite.

\*

La grande ville de l'autre côté du fleuve, respire doucement son histoire au gré de ses édifices qu'elle restaure avec lenteur. Lorsqu'avec femme et enfants, vous l'avez atteinte en voiture et que, un peu perdu, vous vous êtes laissés glisser au-delà du centre-ville, en pente douce jusqu'au fleuve, vous avez été stupéfaits en découvrant que celui-ci partage son espace avec de grandes îles grouillantes d'arbres et de végétations drues, dressées en amont par un courant impétueux. Aucune habitation ne les occupe car, en hiver et au printemps, l'eau du fleuve déborde sur elles. Subjugués, ce voyage de découverte en attendant la rentrée scolaire nous avait convaincu : il y avait exil plus douloureux, tu t'étais dit. Il y avait tout de même cette mutation obligée, comme une exécution ; une exécution qui, seul, te concernait. Ton épouse était prête néanmoins à te suivre. Elle avait essayé de te convaincre que ce n'était pas si mal de se poser ici comme en terre inconnue.

Dans un premier temps, vous vous êtes installés en ville. Tu as la chance tous

les matins de te rendre à ton bureau qui est de l'autre côté du fleuve, en passant par-dessus ces étendues sauvages grouillantes d'une faune invisible. Parfois, entre midi et deux, tu y reviens, scrutant à travers les feuillages les coins secs de ces terres où il devrait être possible de se rendre et se donner l'impression d'y découvrir un refuge.

Tôt le matin, les places et les rues du centre-ville s'animent avec la démarche pressée des commerçants qui vont ouvrir leur boutique. À midi, les voies s'engorgent brusquement de tout ce que la ville compte d'employés et de cadres. Les cafés et les gargotes se remplissent de gens à l'affût de salades ou de toasts garnis en attendant la reprise de 13H30. Tu les as essayés tous peu à peu de préférence aux restaurants traditionnels plus lents et plus copieux où tu n'as pas envie de rencontrer des gens qui te ressemblent. Le flot se dissipe assez rapidement pour laisser la place aux flâneurs, aux croqueurs de sandwiches ou à des femmes esseulées. Elles s'accrochent aux vitrines des rues piétonnes traversées d'autobus en livrée bleu-clair qui mêlent leur rôle impatient mais discret au brouhaha de la rue. Incognito, tu trouves une liberté plus grande de choisir où aller ou d'aller nulle part.

Tu apprécies cependant de t'adresser à tel ou tel de tes voisins de table pour parler de la pluie ou du beau temps, chose qui te paraîtrait plus délicate dans un restaurant classique. Ce contact est souvent distrayant et te sort un bon moment de ta morosité habituelle. L'autre jour, tu es tombé sur un type qui t'a raconté comment il avait bloqué pendant tout un weekend un distributeur de billets. Sa carte de crédit qu'il avait laissé par mégarde sur un radiateur électrique s'était toute gondolée. Par nécessité ou par curiosité, il avait tout de même voulu l'essayer. Lorsque le mardi, il s'était pointé à sa banque, le préposé l'avait accueilli avec cette exclamation : « Ah c'était vous ! »

Tous les récits ne déclenchent pas un rire aussi franc et immédiat. D'ailleurs, tu as peu à peu appris à distinguer les situations qui peuvent être rangées dans la catégorie des bonnes blagues ou qui relèvent de l'humour noir parce qu'elles présentent une situation qu'on aurait bien voulu changer sans le pouvoir et celles d'autant plus tragiques qu'elles arrivent sans qu'on s'y attende. Pour être objectif, les conversations avec des inconnus ne sont pas toujours dépourvues d'intérêt car il se passe qu'entre inconnus, on finit par se dire ce qu'on n'oserait révéler à des proches et plus encore à un collègue de bureau ou à un supérieur hiérarchique de crainte d'embarrasser ou même d'achever de se nuire. En

général, ces confessions font du bien à leur auteur au point que celui-ci finit par en sourire. C'est l'histoire par exemple d'un cadre commercial qui se retrouve à vendre du poisson à l'étalage d'un super marché alors qu'on lui avait fait miroiter un poste d'adjoint de direction. Il avait fini par l'accepter et, dans la foulée, il avait décidé d'être le meilleur possible dans cette activité. Toutefois, la douche après sa prestation était obligatoire. Il en parlait comme s'il en prenait plusieurs par jour.

Tu te contentais le plus souvent de hocher la tête. Il y eut aussi la situation de ce fonctionnaire à qui l'on refusait tout travail, au point de lui interdire d'entrer dans les locaux de l'administration dans laquelle il était affecté parce que sa mutation ne s'était pas faite dans les règles. Cela durait depuis une quinzaine de jours. Il avait décidé chaque jour, soigneusement rasé, de se pointer à la porte des bureaux. Tu osas tout de même lui demander s'il était toujours payé. C'est bien cela qui ennuyait ce dernier car comment sa plainte aurait-elle pu être prise au sérieux, puisqu'il était payé ? Une secrétaire, pétrie de commisération malgré les risques qu'elle courait, le laissait parfois entrer dans le hall. Elle lui apportait le café à huit heures du matin et les journaux en sus avant de les faire monter dans les étages.

Tu te plais à comparer ces évocations avec ta propre situation et à constater que tu n'es pas le seul à rencontrer des incongruités dans le monde du travail. Ces histoires dans une certaine mesure t'aident à tenir le coup. Il te semble à cet égard que l'on t'en dise beaucoup plus que tu n'en dis toi-même. Tu te surprends parfois à donner un avis ou à apporter un soutien moral. En fait, tes encouragements sont modestes : « Vous avez raison ou il faut s'accrocher. » Il paraît que c'est ainsi que l'on soigne les malades dans les hôpitaux psychiatriques, en les mettant en contact avec des gens aussi malades qu'eux. Tu constates que l'on se vante rarement d'une réussite, sauf lorsqu'on évoque une affaire immobilière. Encore que le ton soit plutôt à la baisse dans la mesure où l'on craint de s'entendre dire qu'on s'est un peu précipité. Dans ce domaine, là au moins, tu pourrais dire que tu as plutôt bien tiré ton épingle du jeu. La vente de votre appartement parisien a rapporté un honnête pécule qui devrait permettre de faire face aux premiers frais que pourraient engendrer tes projets. Vous dormiez sur un tas d'or sans vous en douter. Tu te prends ainsi à penser à l'avenir.

Dans cette ville où tu ne connais personne, il faut bien de temps à autre se

délier la langue sinon, entre les brochures que tu potasses dans la journée et la télévision le soir, tu finirais par ne plus savoir articuler ta langue maternelle. Qu'on t'interpelle soudain pour demander son chemin, tu n'hésites pas à essayer d'apporter le renseignement demandé alors même que tu n'as qu'une vague idée de l'endroit dont on te parle. Tu vas et viens matin et soir avec une serviette en cuir la plus légère possible, inutile sans doute et cela rassure et te donne une contenance. Tu as même une fois grimpé dans la voiture d'un type qui t'interpelait en lui disant que tu connaissais l'endroit qu'il cherchait. Au cours de tes pérégrinations, tu avais remarqué à un carrefour, sur un poteau indicateur, un nom de patelin qui correspondait à ce qu'il demandait. Une fois dans le véhicule, tu t'étais demandé ce que tu y faisais. La pancarte trouvée, il t'avait déposé à ta demande. Loin de tout, dans un quartier de la grande ville que tu ne connaissais pas, tu lui avais dit, au contraire, que cela t'arrangeait. Après un brin de causerie, on s'était remerciés mutuellement. D'être ainsi en pleine errance t'étonne après coup.

Dans la société qui t'emploie, il n'y a guère que M. Persello, le factotum, qui te parle. C'est un homme brun d'une quarantaine d'années qui se décarcasse pour te satisfaire. Il est même le seul à faire un effort pour être aimable, te proposant un jour une lampe de bureau, un autre une corbeille à papier... À la suite d'une grève des bus, il t'a même reconduit une fois chez toi dans sa vieille Mercédès. Contrairement à ton épouse, il s'est étonné que tu préfères emprunter les transports en commun.

Au bout de quelques semaines, un isolement pesant s'est installé dans votre vie :

— Depuis qu'on a quitté Paris, on ne voit plus personne, nos amis ont disparu, envolés même s'il n'y a pas lieu de leur en vouloir puisque c'est nous qui sommes partis. S'il nous arrivait quelque chose à l'un ou à l'autre, qu'est-ce qui suivrait son enterrement ?

En entendant ce propos, Marthe a préféré trouver que tu ne manquais pas d'humour.

— Tu n'as pas l'air de penser ce que tu dis, ajouta-t-elle.

C'est une petite femme très mince, toute en volonté comme il en existe souvent. Pour avoir déjà entendu cette remarque, cela ne t'a pas remonté le moral tant que ça. Ton état d'esprit est peut-être inspiré des rencontres que tu fais en ville. Il n'empêche que tu as la vision d'un corbillard avec personne derrière.

Tu t'interroges sur cette vision. Tu te souviens des obsèques d'une vieille dame qui, à ton adolescence, t'avait pris en affection. C'est la première fois que tu voyais la mort de si près. Aujourd'hui, la situation dans laquelle tu te trouves est la conséquence du refus de te reconnaître l'intérêt des travaux que tu poursuivais à Paris. Reconnaissance, amitié, intérêt, autant de rayonnements qui passent au large, comme déviés par la toute-puissance d'un champ magnétique. Serait-ce aussi facile pour Marthe de t'entendre dire cela ? Les difficultés semblent lui passer au-dessus de la tête. Pour répondre à tes états d'âme, on pourrait en effet te faire remarquer qu'il te reste ta femme. Elle n'a pas protesté lorsque notre départ de la capitale est devenu inévitable. Elle a accepté l'adversité. Elle reste droite dans la tourmente. Elle a découvert que si l'on t'a muté et non pas renvoyé, c'est que l'on compte encore sur toi :

— Tu es en réserve de la République, à quand le come-back ! avait-elle dit, avec un brin de lyrisme... Certes, on ne t'a pas licencié.

Au début de ce séjour forcé, tu avais craint qu'elle ne s'ennuie et sans doute de constater qu'elle n'était pas déprimée t'a aidé à tenir le coup. Sans trop de problèmes, elle a trouvé une poste de juriste chez un expert-comptable, dans une localité voisine. Cela lui donne un bon prétexte pour utiliser notre voiture. Cela t'est égal car tout moyen de transport individuel isole l'utilisateur de ses contemporains. Tu te sens déjà suffisamment isolé comme ça. En plus ce véhicule est plutôt voyant. Lorsqu'elle arrive dans ce cabinet d'expertise, elle doit en imposer. C'est une TX 5000 S2G, une voiture qui ressemble à s'y méprendre à l'ancienne Facel Véga des années 60, avec un peu plus de volume et quelques chevaux en plus ; bref, une automobile qui avec son carénage imposant et unique, sa couleur métallisée qu'on a voulu d'un rouge brique, joint avec bonheur la puissance à l'élégance. Il t'arrive parfois de la conduire pour aller au bureau. Tu la gares dans une petite rue du village avoisinant. Si Marthe te propose de temps en temps de la conduire, c'est qu'elle estime qu'il n'y a pas de raison que tu ne l'utilises pas. Elle pense, elle, que conduire, c'est bon pour le moral :

— Tu verras, dans quelque temps on se sera fait des relations. Si tes affaires ne s'arrangent pas au bureau, tu n'auras qu'à créer une entreprise. Tu avais des idées sur la conduite automatique des véhicules terrestres... Où en est ce projet ? Il faut que tu persévères. Faire des projets, cela aide à faire face aux incertitudes présentes.

Sûr ! D'ailleurs, ce projet est toujours prêt dans ta tête et tu le poursuis cahin-